

TRADUCTION DE LA FETOUA DU FAQÎH
SÎDI 'ALI ET TSOULI⁽¹⁾

. (Suite.)

Réponse à la deuxième question.

Cette réponse contient deux chapitres.

Le chapitre premier est relatif à la punition que méritent, de Celui qui est le plus aimé et le plus puissant, ceux qui restent en arrière lorsque la guerre sainte est proclamée.

On sait par ce qui précède que la proclamation de la guerre sainte est annoncée par l'Imam au moyen du crieur public, et ceux qui sont ainsi avertis sont convoqués à la guerre sainte. Ceux qui n'obéissent pas font résistance à Dieu et au Prophète et ils méritent d'être punis, ainsi que cela a été dit dans le chapitre VI. La proclamation de la guerre sainte ne peut être faite que par l'Imam, qui seul doit en être le premier prédicateur. C'est à lui qu'il appartient d'indiquer ceux qui doivent partir et la guerre sainte est une obligation absolue pour la partie de la population ou de l'armée qui est désignée par l'Imam, conformément à la parole de Dieu dans le Qoran : « Il ne faut pas que tous les Croyants marchent à la fois à la guerre. Il vaut mieux qu'un certain nombre seulement de chaque tribu

1. Voir *Archives Marocaines*, vol. XI, n° I, p. 116-128, et III, p. 394-454.

parte, etc. ¹ », et plus loin : « Combattez les idolâtres dans tous les mois de même qu'ils nous combattent dans tous les temps, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent ². » Il ajoute : « O Croyants ! combattez les infidèles qui nous avoïsinent ; qu'ils trouvent toujours chez vous un rude accueil ! Sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent ³. » Et il dit encore : « Tuez-les partout où vous les trouverez et chassez-les d'où ils vous auront chassés, etc. ⁴ », et plus loin : « O Prophète ! fais la guerre aux infidèles et aux hypocrites, etc. ⁵. »

C'est-à-dire qu'il faut les combattre (les infidèles) toujours, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de tentation, et le sens réel est que la lutte contre les infidèles ne pourra cesser que lorsque l'idée de l'association dans la divinité aura disparu et que la seule religion sera celle de Dieu. Il est dit dans le Qoran : « O Prophète ! excite les combattants au combat ⁶, etc. » Et le Qoran s'exprime de la même manière dans un grand nombre de versets ; cette idée se retrouve dans les Hadith du Prophète, qui disent : « Combattez dans la voie de Dieu, car la guerre dans la voie de Dieu est une porte parmi les portes du Paradis. » *L'Imam Ahmed Et Tabarani* et *El Hakim* ont entendu ces paroles et *Ayad ben Çamith*, que Dieu l'agrée ! les a confirmées. *Abderrezzaq* a entendu dire à *Amama*, que Dieu l'agrée ! que l'envoyé de Dieu, salut et bénédiction sur lui ! a dit : « Combattez dans la voie de Dieu, car la guerre dans la voie de Dieu est une porte parmi les portes du Paradis, et elle sert à Dieu à écarter la tristesse et l'affliction. »

Ce qui est relatif à la guerre sainte dans les versets du

1. Qoran, sourate IX, « El Berat » (L'Immunité), verset 123. Trad. Kasimirski, p. 160.

2. Qoran, sourate IX, verset 36. Trad. Kas., p. 150.

3. Qoran, sourate IX, verset 124. Trad. Kas., p. 160.

4. Qoran, sourate II, « La Vache », verset 187. Trad. Kas., p. 28.

5. Qoran, sourate LXVI, « La Défense », verset 9. Trad. Kas., p. 468.

6. Qoran, sourate VIII, « Le Butin », verset 66. Trad. Kas., p. 144.

Qoran et dans les Hadith des Prophètes ne se peut compter et il est dit que la guerre sainte doit procéder des Imams les premiers, avant de se répandre dans le peuple. En effet, il incombe avant tout à l'Imam de désigner une fraction de chaque tribu. Lorsque cette fraction est désignée, la guerre sainte est pour elle une obligation absolue, comme on l'a vu. Si l'Imam néglige cette désignation et l'ordre de faire la guerre sainte, il sera sous le coup de la punition divine, comme le seront également ceux qu'il aurait désignés pour la guerre sainte et qui refuseraient de lui obéir.

Dieu a dit : « Si vos pères et vos enfants, vos frères et vos femmes, vos parents et les biens que vous avez acquis et le commerce dont vous craignez la ruine et les habitations dans lesquelles vous vous complaisez vous sont plus chers que Dieu, son apôtre et la guerre sainte, attendez-vous à voir Dieu venir accomplir lui-même son œuvre¹, c'est-à-dire qu'il infligera une punition dans ce monde ou dans l'autre. » Il est dit dans le *Kechchaf* : « Ce verset est d'une grande énergie ; il n'y en a pas de plus énergique, car il indique aux gens combien ils sont relâchés dans leur religion et combien leur conviction est peu profonde. Cette punition est celle qui sera encourue par l'Imam s'il ne désigne personne et qui sera encourue par le peuple s'il n'obéit pas à l'Imam. »

Dieu dit dans le Qoran : « O Croyants ! qu'avez-vous donc, lorsqu'au moment où l'on vous a dit : Allez combattre dans le sentier de Dieu, vous vous êtes montrés lourds et comme attachés à la terre ? Vous avez préféré la vie de ce monde à la vie future ; les jouissances d'ici-bas sont bien peu de chose comparées à la vie future. Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous châtiara d'un châ-

1. Qoran, sourate IX, « El Berat » (L'Immunité), verset 24. Trad. Kas., p. 148.

timent douloureux ¹. » Les commentateurs disent : « C'est là une redoutable malédiction pour *ceux qui se montrent lourds*, et Dieu leur promet absolument un châtiment douloureux où sont comprises des punitions dans ce monde, et dans l'autre. Quant à la punition dans ce monde elle consistera dans le fait d'être pris par l'ennemi ; et quant à la punition dans l'autre monde, elle consistera dans le feu de l'enfer. Dieu les maltraitera et les remplacera par d'autres, parce qu'ils n'ont pas obéi à sa parole. Cet engagement de Dieu à punir atteint l'Imam s'il n'a pas désigné les combattants et ceux-ci s'ils ont été désignés et s'ils n'ont pas obéi. La parole de Dieu : « O Croyants ! qu'avez-vous donc, lorsqu'au moment où l'on vous a dit : Allez combattre dans le sentier de Dieu, etc. » signifie que Dieu s'adresse sans intermédiaire aux Imams qui servent d'intermédiaires entre lui et le peuple, et que tous sont compris dans l'engagement de punition dont il a été parlé parce que tous ont enfreint la parole de Dieu.

El Qortobi dans son interprétation du Qoran dit : « Se montrer lourds, c'est-à-dire témoigner d'un manque de zèle pour la guerre sainte, est un péché » ; il ajoute que si l'Imam a désigné certaines gens et les a excités à la guerre sainte, il ne leur convient pas de se récuser lorsqu'ils sont désignés et que la désignation de l'Imam devient une obligation pour tous ceux qui sont désignés.

Dieu a dit : « Dirigez votre ami dans la voie de Dieu et ne vous précipitez pas de vos propres mains dans l'abîme, etc. ². » Il est possible que le sens de l'*abîme* soit de ne pas faire la guerre sainte et de ne pas y employer son bien. En effet, ne pas faire la guerre sainte permet à l'ennemi d'augmenter en nombre, de s'imposer à vous et de corrompre votre religion et votre existence. L'Imam et le peuple

1. Qoran, sourate IX, versets 38 et 39. Trad. Kas., p. 151.

2. Qoran, sourate II, « La Vache », verset 191. Trad. Kas., p. 29.

sont compris dans le même engagement divin de punir.

Dieu a dit : « Ceux qui restèrent dans leurs foyers à l'époque de l'expédition de Tabouk étaient enchantés de rester en arrière du Prophète ; il leur répugnait de combattre dans le sentier de Dieu avec leurs biens et leurs personnes. Ils disaient les uns aux autres : N'allez pas à la guerre pendant ces chaleurs. Dis-leur : La chaleur du feu de la géhenne est plus brûlante *encore*. Ah ! s'ils le comprenaient¹ ! »

Ibn En Nahhas dit : Quand même il s'agirait de gens considérables, ce verset leur serait applicable s'ils refusaient de faire la guerre sainte, et conformément à ce verset, je les préviens qu'ils sont dans ce cas sous le coup d'une punition sévère. Et Tabarani a dit, d'après Abou Bekr Es Sadek, que Dieu l'agrée ! qui rapporte ces paroles du Prophète, salut et bénédiction sur lui ! « Si certaines gens suppriment la guerre sainte, que Dieu leur inflige un châtement exemplaire ! »

Il faut comprendre que ce châtement sera dans ce monde et dans l'autre, comme cela a été dit, et l'engagement divin de la punition s'applique à l'Imam et au peuple ; les Hadith relatifs à cette question ne peuvent se compter.

On peut se rendre compte par tout ce qui précède que Dieu confirme son engagement de punir tous ceux qui ne font pas la guerre sainte et qui cèdent à la crainte d'abandonner leurs femmes et leurs enfants et qu'il leur promet une punition terrible.

Ce que dit le Qoran à ce sujet est suffisant pour celui qui entend et qui obéit, et il témoigne contre lui (s'il désobéit). Ceci est la réponse probante à votre question, que Dieu vous soit en aide ! Ceux qui se refusent à la guerre sainte doivent-ils ou non être punis, etc.

1. Qoran, sourate IX, « El Berat » (L'immunité), verset 82. Trad. Kas., p. 155.

Il ne saurait y avoir de doute sur la punition dans ce monde et dans l'autre, méritée par ceux qui sont désignés et qui ne partent pas, comme on l'a vu. Ceux qui laissent voir un penchant en faveur de l'ennemi infidèle doivent être tués comme cet ennemi lui-même.

L'Imam Sidi Ahmed ben Zekry, interrogé sur ce que Dieu ordonnait relativement à la vie et aux biens de certaines tribus arabes qui s'étaient alliées avec les Chrétiens et avaient pour eux une grande amitié, à tel point que lorsque les Musulmans voulaient attaquer ces Chrétiens, elles les prévenaient pour qu'ils fussent prêts; d'autre part, les Musulmans ne pouvaient faire la guerre sainte qu'en traversant le territoire de ces tribus et il est même probable que les Musulmans qui habitaient ce territoire aidaient les Chrétiens; et interrogé également s'il fallait les chasser de leur pays, et les massacrer s'ils refusaient de partir, l'Imam, que Dieu lui pardonne! a répondu: « D'après ce que vous dites de la conduite de ces populations, elles méritent la mort au même titre que les infidèles, parce qu'elles se sont alliées à eux, et celui qui s'est allié aux infidèles est devenu infidèle lui-même. Dieu a dit: O Croyants! ne prenez point pour amis les Juifs et les Chrétiens! ils sont amis les uns des autres. Celui qui les prendra pour amis finira par leur ressembler et Dieu ne sera point le guide des pervers¹! » Ceux qui n'ont point de penchant pour les infidèles, qui ne s'appuient pas sur eux, qui ne les informent pas de ce que font les Musulmans et qui ne manifestent rien de semblable, s'ils refusent de faire la guerre sainte, seront également massacrés; ce point sera traité dans le dernier chapitre de cette consultation.

1. Qoran, sourate V, « La Table », verset 56. Trad. Kas., p. 62.

CHAPITRE II

RELATIF A CE QU'IL FAUT FAIRE AVANT LA GUERRE SAINTE ET COMMENT IL FAUT PRÉPARER LA GUERRE, ET QUELLES SONT LES RUSES QUE PEUT EMPLOYER L'IMAM POUR REMPORTE LA VICTOIRE.

Sachez qu'il est obligatoire pour l'Imam, avant de proclamer la guerre sainte, d'ordonner aux populations de s'y préparer par des bonnes œuvres, comme des aumônes, le jeûne, le pardon réciproque des injures, les visites aux parents, ainsi que l'ordonnait Sidna Omar, que Dieu l'agrée ! qui disait aux fidèles : « Ce sont vos actions qui combattent et sachez que Dieu considère comme égales la victoire et la patience. » Dieu a dit : « O Prophète ! excite les Croyants au combat ! Vingt hommes fermes d'entre eux terrasseront deux cents infidèles. Cent en mettront mille en fuite, parce que les infidèles ne comprennent rien¹. » Il dit également : « Mais si vous avez de la patience et la crainte de Dieu, leurs artifices ne pourront vous nuire². » Et plus loin : « O Croyants ! quand vous êtes en face d'une troupe armée, soyez inébranlables et répétez sans cesse le nom du Seigneur. Vous serez bénis³ ! » Et il dit encore : « O vous qui avez cru ! cherchez le secours dans la patience et dans la prière. Dieu est avec les patients⁴. »

1. Qoran, sourate VIII, « Le Butin », verset 66. Trad. Kas., p. 144.

2. Qoran, sourate III, « La Famille d'Imran », verset 116. Trad. Kas., p. 55.

3. Qoran, sourate VIII, « Le Butin », verset 47. Trad. Kas., p. 143.

4. Qoran, sourate II, « La Vache », verset 148. Trad. Kas., p. 23.

El Mahouali a dit : Celui qui ne peut pas avoir de patience, qui est la première condition de la guerre sainte, est en proie à de nombreuses préoccupations, et discute la parole de Dieu : « Nous vous éprouverons par la terreur et par la faim, par les pertes dans vos biens et dans vos hommes, dans vos récoltes. *Mais toi, ô Mohammed !* annonce d'heureuses nouvelles à ceux qui souffrent avec patience, à ceux qui, lorsqu'un malheur les atteint, s'écrient : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui¹. » *La faim* signifie l'état dans lequel se trouve le corps lorsqu'il manque de ce qui lui donne de la force, de même l'esprit lorsqu'il lui manque la sécurité qui est sa force ; il en résulte la terreur ; c'est-à-dire que la terreur est à l'esprit ce que la faim est au corps. Pourquoi n'avoir pas de patience pour la guerre sainte, alors que la patience est plus aisée que la terreur et que la faim ? La terreur est le point de départ de tous les maux, car ceux qui l'éprouvent craignent l'ennemi pour leur vie et cet ennemi pénètre dans leur territoire. C'est comme si, un malade n'ayant pas voulu aller chez le médecin pour se faire soigner, le médecin vienne chez lui augmenter son mal. Il y a une grande différence entre celui qui éprouve de la crainte dans le combat et celui qui ne va pas combattre ; de même une grande différence entre les bénéfices et les profits de celui qui combat pour la foi dans la voie de Dieu et entre l'état lamentable de celui qui s'est refusé à prendre part au combat. Le premier est en sécurité dans l'armée et a son profit dans sa marche ; il prélève sa part de tribut sur l'ennemi ; tandis que celui qui ne prend pas part à la guerre sainte tremble pour les siens, il est victime de la faim, lui et sa famille, et ses biens diminuent. Tel est l'engagement divin pris vis-à-vis de l'Imam et du peuple. L'Imam mérite la punition pour sa négligence à exciter

1. Qoran, sourate II, « La Vache », versets 150 et 151. Trad. Kas., p. 23.

les gens à la guerre sainte et à les obliger à s'y préparer ; le peuple la mérite s'il n'obéit pas aux ordres de l'Imam. S'il est établi que la victoire n'est remportée que par la patience et par la fermeté, il est obligatoire pour l'Imam de ne désigner que des gens pourvus de patience et il ne doit appeler que des gens courageux et braves, parce qu'eux seuls auront la patience nécessaire pour la bataille. L'Imam les désignera pour la guerre avec d'autres, et devra désigner ces autres en grand nombre sans inconvenient. Il les rapprochera de lui (les premiers) en leur donnant des places considérables, et les désignera comme chefs de l'armée. Les docteurs ont dit : « Il est préférable qu'un lion guide mille renards, qu'un renard mille lions. » L'Imam Et Tartouchi a dit : « Il ne faut pas que commande l'armée ou porte l'étendard, un autre qu'un homme d'un grand courage, au cœur ferme, ainsi qu'il est dit dans les vers suivants :

« Mille hommes sont comme un seul.

« Un seul en vaut mille dans les grandes circonstances. »

Si un seul en vaut mille, lorsque l'Imam voit qu'il y a dans son peuple et dans son armée un grand nombre d'hommes de ce genre (il fait la guerre sainte); sinon, qu'il rentre les moutons dans la bergerie. C'est pour cela qu'il est prescrit à l'Imam de réfléchir sur ce qui concerne la guerre sainte et d'ordonner à chaque tribu de s'instruire dans l'art de la guerre et de s'exercer ; à moins qu'il ne se rende compte qu'il est préférable de désigner dans chaque tribu cent hommes ou davantage pour apprendre les manœuvres, de façon à ce qu'ils soient prêts à exécuter les ordres de l'Émir, et que ces cent soient composés de gens qui ne reculent pas. Tous les cinq mois, il ordonnera à ces gens de faire des exercices entre eux et ceux qui seront les plus habiles, il devra les récompenser et les rapprocher de lui. Il fera ainsi afin de connaître les

guerriers de chaque tribu pour pouvoir les désigner en cas de besoin pour la guerre sainte, chacun personnellement. Les tribus qui ne tiendront pas compte de ses ordres relativement à l'instruction militaire devront être traitées en conséquence par l'Imam, ainsi que leurs gouverneurs, et il les blâmera de n'avoir pas tenu compte de ses ordres. L'Émir devra se rendre compte par lui-même des progrès des tribus. De cette façon, les précautions seront bien prises.

Si l'Émir a besoin de lever une troupe de guerriers, pour tomber à l'improviste sur l'ennemi, elle sera prête immédiatement, parce que les guerriers de chaque tribu sont inscrits sur un registre ; il ne sera pas nécessaire de mettre en mouvement d'autres gens des tribus, parce que si on veut faire une semblable levée, il ne viendra que des gens sans valeur qui reculeront devant l'ennemi, compromettant l'entreprise et causeront du désordre dans l'empire. D'autre part, les gouverneurs ne feraient peut-être pas les levées nécessaires, avant que l'ennemi n'ait profité de l'occasion offerte par leur retard, pour pénétrer sur le territoire.

Lorsque quelques Émirs de l'Andalousie se rencontrèrent avec le tyran Ben Rodmir, celui-ci demanda à un homme en qui il avait confiance et qui avait l'habitude de la guerre de lui indiquer, parmi les plus courageux des guerriers musulmans connus de lui comme il l'était d'eux, ceux qui étaient présents et ceux qui étaient absents. Cet homme alla et revint et dit : « Il y a un tel et un tel, » jusqu'à ce qu'il ait indiqué sept personnes. Le tyran l'envoya ensuite voir dans ses propres troupes quels étaient parmi les plus connus pour leur bravoure ceux qui étaient présents et ceux qui étaient absents. Il en compta huit, pas plus. Le tyran se mit à rire et se réjouit en disant : « Voilà un jour béni ! Puis les deux armées se rencontrèrent et combattirent sans que personne reculât ni d'un côté ni de

l'autre jusqu'à ce que la plus grande partie des troupes eût été tuée. Personne ne prit la fuite, et à l'heure de l'âcer (entre 3 et 4 heures de l'après-midi) les Chrétiens mirent les Musulmans en fuite. Les docteurs doivent méditer sur ce fait que le tyran avait annoncé sa propre victoire parce qu'il avait un brave de plus dans son armée. Ce fait est raconté par Et Tartouchi.

Quelques historiens disent que, parmi les Émir de l'Andalousie qui y gouvernèrent après sa conquête, il y en avait un qui un jour de combat envoya contre l'ennemi son fils et une fraction de son armée ; la défaite commença du côté de son fils. L'Émir vint à son fils avec son sabre dégouttant de sang pour le tuer, en lui disant : « Tu ne peux donc pas patienter jusqu'à ce que tu meures ou que tu sois victorieux, plutôt que de me revenir avec la honte de la défaite ? » L'entourage de l'Émir l'empêcha à grand peine de tuer son fils. Lorsque les gouverneurs virent ce que l'Émir avait fait à son fils, ils se dirent entre eux : « Voyez ce qu'il a fait avec son fils ; à plus forte raison avec nous ! » Depuis ce moment, aucun des gouverneurs de cet Émir ne prit la fuite. Intimider les gouverneurs en les menaçant de les faire tuer s'ils s'enfuyaient est une des ruses de la guerre. El Mouaq, que Dieu lui pardonne ! a dit que Sidna Othman, que Dieu l'agrée ! avait nommé Ibn Abi Serah Émir pour la conquête de l'Ifriqya, dont le tyran était Djoredjir (Grégoire), dont les États s'étendaient de Tripoli à Tanger. Le tyran fut pris de crainte lors de l'arrivée des Arabes et employa une ruse : il revêtit sa fille, qui était très belle, de ses plus beaux vêtements et dit à son entourage : « Connaissez-vous cette jeune fille ? » Ils répondirent : « Nous la connaissons, c'est notre maîtresse et la fille de notre maître. » Le roi Djoredjir ajouta : « Par le Messie et la religion des Chrétiens, celui qui tuera Ibn Abi Serah, roi des Arabes, je lui donnerai ma fille et avec elle toutes les perles et les bijoux qu'elle

porte, et j'en ajouterai davantage », et par ce moyen il excita le courage des Chrétiens. Ibn Abi Serah eut connaissance de cela et en informa les Musulmans qui étaient avec lui et leur dit : « Par Dieu ! à celui qui tuera Djoredjir, je donnerai sa fille avec tous ses bijoux et tous ses ornements ! » Puis il choisit quelques guerriers, parmi lesquels Abdallah ben Zoubeïr, que Dieu l'agrée ! qui avait vingt et quelques années. Ils s'élançèrent, rompirent les rangs des ennemis, s'emparèrent de Djoredjir et le tuèrent ; les infidèles furent mis en déroute. Les Musulmans se disputèrent entre eux, prétendant chacun avoir tué Djoredjir. La fille déclara qu'elle connaissait celui qui avait tué son père. Ibn Abi Serah fit défiler l'armée devant elle afin qu'elle pût reconnaître celui qui avait tué son père. Quand Zoubeïr passa, la jeune fille s'écria : « C'est lui et le Messie qui ont tué mon père. » Ibn Abi Serah demanda à Ibn Zoubeïr pourquoi il ne s'était pas déclaré. « Dieu, répondit celui-ci, sait que je n'ai tué Djoredjir que pour lui et non pour ce que tu m'as promis. — Par Dieu ! lui dit Ibn Abi Serah, je tiendrai ma promesse et je te la donnerai. » Et il la lui donna avec tout ce qu'elle possédait. Voyez ! que Dieu nous soit en aide ! quel était l'ordre qui régnait chez les Musulmans, qui leur permettait de choisir les guerriers pour une action d'éclat et d'exécuter les promesses qui leur avaient été faites.

El Mouaq a dit, en citant l'auteur des *Sources des nouvelles* « Aïoun El Akhbar », que Meselmat assiégeait une des citadelles des infidèles et avait donné l'ordre à ses gens de pénétrer par une brèche. Personne n'avait osé tenter l'entreprise, lorsqu'un soldat de l'armée y réussit et Dieu ouvrit la citadelle aux Musulmans par l'intermédiaire de ce soldat. Meselmat fit rechercher ce soldat par le crieur public. Personne ne se présenta. Il le fit rechercher encore en insistant sur le désir qu'il avait de le voir. Un homme se présenta en disant que celui qui était entré

par la brèche demandait trois choses : en premier lieu de n'être pas inscrit sur le registre du khalifa, en second lieu de ne recevoir aucune récompense, et enfin de ne pas lui demander qui il était. Meselmat lui accorda ces trois conditions ; l'homme dit alors : « C'est moi. » En faisant ses prières, Meselmat ajoutait toujours : « O Dieu ! mettez-moi sur le même rang que l'homme à la brèche ! »

L'Imam Et Tartouchi rapporte que les anciens ont dit : « Le grand nombre inspire la terreur ; le petit nombre remporte la victoire. Le grand nombre produit l'orgueil et l'orgueil amène la défaite. » Il est dit dans les Hadith que les meilleurs serviteurs ne sont jamais plus de quatre, les meilleurs éclaireurs ne sont pas plus de quatre cents, et que la meilleure armée ne dépasse pas quatre mille hommes. L'armée qui dépasse douze mille hommes ne remporte pas la victoire et les grandes masses ne servent qu'à frapper l'esprit des populations. Dieu a dit : « Dieu vous a secouru dans maintes occasions, à la journée de Honeïn où vous vous êtes complu dans votre grand nombre qui ne vous servit de rien, etc ¹. » Quelques docteurs ont dit que Dieu a réuni pour nous tous les principes de la guerre dans les versets suivants : « O Croyants ! quand vous êtes en face d'une troupe armée, soyez inébranlables et répétez sans cesse le nom du Seigneur. Vous serez bénis. Obéissez à Dieu et au Prophète ; ne soulevez point de disputes, car elles abattraient votre courage et vous enlèveraient le succès. Soyez persistants, car Dieu est avec les persistants. » Ce verset béni montre que la victoire accompagne toujours la patience. Il a dit : « J'en ai plus d'un parmi des milliers, au moment du combat qui ne voulaient pas crier : Dieu est le plus grand, et qui prétendaient qu'ils le disaient dans son cœur. »

Athaba Ibn Retea a dit, à la journée de Bedr, à ses com-

1. Qoran, sourate IX, « El Berat » (L'Immunité), verset 25. Trad. Kas., p. 148.

pagnons : « Ne voyez-vous pas les gens de Mohammed tombés sur leurs genoux comme s'ils étaient sourds et rampant comme des serpents ? » Il ajoute que El Mançour Ibn Abi Amar, pendant une de ses campagnes, arriva à un endroit élevé d'où il vit l'armée des Musulmans devant lui, et derrière lui, à droite et à gauche, elle remplissait la plaine et la montagne ; il se retourna vers le chef des troupes, nommé Ibn El Mouçhafi, et lui dit : « Que pensez-vous de ces soldats, vizir ? » Ibn El Mouçhafi lui répondit : « Je vois une réunion considérable et une immense armée. — N'y a-t-il pas là mille combattants ? » demanda El Mançour. Ibn El Mouçhafi ne répondit pas. « Pourquoi vous taisez-vous ? demanda El Mançour. N'y a-t-il pas dans cette armée mille combattants courageux ? » El Mançour parut étonné et continua : « N'y a-t-il pas dans cette armée cinq cents braves ? — Non ! répondit Ibn El Mouçhafi. — N'y en a-t-il pas cinquante ? — Non ! » répondit-il encore. El Mançour s'emporta, puis se prit à rire et renvoya son vizir. Celui-ci s'éloigna humilié. Lorsqu'ils pénétrèrent sur le territoire des idolâtres, les Chrétiens se réunirent et ils se rencontrèrent face à face. Un Chrétien sortit du rang des siens, s'avançant et reculant, criant : « Y a-t-il quelqu'un pour me combattre ? » Un Musulman vint à sa rencontre ; ils combattirent un certain temps et le Chrétien tua le Musulman. Les idolâtres se réjouirent en poussant des cris. Les Musulmans au contraire furent très affligés. Le Chrétien se porta de nouveau entre les rangs en criant : « Y en a-t-il deux pour se battre contre un seul ? » Un Musulman s'avança de nouveau, et après un court combat le Chrétien le tua. Le Chrétien recommença ses appels en demandant trois guerriers pour combattre un seul. Un autre Musulman vint le combattre et fut tué à son tour. Les idolâtres se réjouirent bruyamment ; les Musulmans furent très humiliés et faillirent se mettre en déroute, et dirent à El Mançour : « Ibn El Mouçhafi seul peut com-

battre cet étranger. » El Mançour le fit appeler et lui dit : « Ne vois-tu pas ce que fait ce Chrétien? — Je vois, lui répondit-il, tout ce qui s'est passé. — Eh bien ! qu'y a-t-il à faire ? — Que veux-tu ? lui dit Ibn El Mouçhafi. — Je veux que tu débarrasses les Musulmans de cet étranger. — C'est bien, » répondit Ibn El Mouçhafi ; puis il alla auprès de quelques personnes qu'il connaissait et rencontra un des guerriers de la frontière, monté sur un cheval si maigre que ses os étaient saillants, portant une outre pleine d'eau. Le cavalier avait lui-même l'air d'un homme avisé, et ne voulant pas paraître. « Ne vois-tu pas, lui dit El Mouçhafi, ce que fait cet étranger ? — Je l'ai vu, répondit l'autre. — Qu'en penses-tu ? demanda El Mouçhafi. — Faut-il lui couper la tête de suite ? demanda l'homme. — Oui, » lui répondit le vizir. Là-dessus, le cavalier, sans vêtements de combat, s'avança à la rencontre du Chrétien. Ils combattirent un certain temps et les spectateurs ne virent que le Musulman venir à eux en courant, sans savoir ce qui se passait, et il portait la tête du Chrétien, qu'il déposa devant El Mançour. El Mouçhafi lui dit alors : « C'est à des hommes comme celui-ci que je faisais allusion en vous disant qu'il n'y en avait dans votre armée ni mille, ni cinq cents, ni dix. » El Mançour réintégra El Mouçhafi dans ses fonctions et le récompensa, ainsi que celui qui avait tué l'étranger.

Athaba continue en disant qu'une aventure de ce genre est arrivée à un homme appelé Ibn Fethoun, renommé par sa vaillance chez les Arabes et les Persans. Les Chrétiens connaissaient sa bravoure et El Moustain Ibn El Mouqtadir Billah l'honorait à cause de cela, et lui donnait 500 dinars par jour. Les vizirs étaient jaloux de ce don considérable et finirent par le mettre en défaveur. Lorsque El Moustain dévasta le pays des Chrétiens, l'un d'eux sortit entre les deux armées en criant : « Y a-t-il quelqu'un pour se rencontrer avec moi ? » Il se pré-

senta un homme, et le Chrétien le tua ; puis un deuxième, qui eut le même sort, ainsi qu'un troisième. Les Musulmans poussèrent des cris et s'indignèrent ; mais aucun d'eux n'osa plus se rencontrer avec le Chrétien ; ils furent très embarrassés. El Moustain déclara que seul Ibn Fethoun pouvait en venir à bout. Il le fit appeler et lui dit : « Ne vois-tu pas ce que fait cet étranger ? — Je le vois, répondit-il. — Eh bien ! que faut-il faire ? — Que veux-tu ? demanda Ibn Fethoun. — Que tu débarrasses les Musulmans de cet homme. » Ibn Fethoun revêtit une chemise à larges manches, monta à cheval sans armes, et prit dans sa main une longue corde au bout de laquelle était un nœud. Il alla ainsi au devant du Chrétien qui parut étonné. Ils combattirent : le Chrétien frappa Ibn Fethoun, le manqua, et atteignit la selle. Ibn Fethoun se suspendit à l'encolure de son cheval, toucha terre et se remit en selle ; il s'avança ensuite vers le Chrétien et lui jeta sa corde autour du cou. Ibn Fethoun enleva le Chrétien et l'apporta devant El Moustain qui se rendit compte que le Chrétien avait manqué son coup. Il récompensa Ibn Fethoun, lui rendit sa situation et augmenta la somme qu'il lui donnait autrefois.

Relativement aux ruses dont parlent Ibn Nahhas et d'autres, ils disent que ce que peut faire de mieux le chef de l'armée avant d'engager le combat, c'est d'envoyer des espions vers l'ennemi pour savoir ce qu'il fait, connaître leur nombre et leur armement, et pour se renseigner sur les noms de ses chefs et de ses guerriers les plus braves. Cet espion devra se mélanger à eux et les circonvenir par des moyens qui soient d'accord avec leur propre caractère, et il cherchera par des promesses d'argent à les engager à trahir leurs chefs ou à l'abandonner au moment du combat. Le chef devra également écrire des nouvelles fausses, qui seront d'accord avec celles que rapporteront les espions et faire jeter ces lettres dans le camp ennemi, et elles devront être écrites de façon à se rapporter aux événe-

ments du jour ; il ne faudra pas reculer devant la dépense ; en effet, la victoire la compensera largement, tandis qu'en cas de défaite ce qui aura été économisé ne sera pas un profit. Ces mêmes auteurs disent que les gens de El M'haleb l'avaient abandonné, lui disant : « Nous ne pouvons résister aux glaives empoisonnés dont nous frappent les infidèles, fabriqués par un nommé Abzi. » Il leur dit : « Je vous vengerai de cet homme », et lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait : « De la part de El M'haleb à Abzi », et ensuite : « Votre cadeau m'est parvenu ; j'en ai été très touché et par cette lettre je vous donne 1.000 dirhems ; prenez-les et ne cessez pas de m'envoyer des cadeaux semblables et des lettres. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, comptez sur moi. »

El M'haleb dit à un courrier d'aller au-devant de l'armée des Chrétiens ; ils prendront cette lettre et la remettront à leur chef Qotri. Le courrier exécuta cet ordre, et lorsque la lettre fut entre les mains de Qotri, il fit venir Abzi et le fit mettre à mort sur-le-champ, avant qu'il ne sût ce dont il s'agissait. « Que ferai-je, dit Qotri, de celui qui envoie des cadeaux à El M'haleb ? » Et à cause de cela, les infidèles se séparèrent et la division se mit entre eux. El M'haleb dit à ses gens : « Laissez-les se battre entre eux, car s'ils sont divisés maintenant, jamais plus ils ne se réuniront. » C'est ce qui arriva.

On raconte que Chosroès avait envoyé Açbîhend contre les Romains avec une armée considérable ; il remporta une victoire telle que jamais personne avant lui n'en avait remporté. Chosroès craignit que cette victoire ne portât Açbîhend à se soulever contre lui et à s'enorgueillir. Il lui envoya un homme pour le tuer ; celui qu'il envoya était un homme de sens, et lorsqu'il vit l'habileté et l'intelligence de Açbîhend, il se dit : Cet homme ne mérite pas la mort, il n'a rien fait pour être tué ; et il le prévint de ce qu'il était chargé de faire. Açbîhend écrivit au César, lui

disant qu'il voulait se rencontrer avec lui. Le César y consentit et ils se rencontrèrent, et Açbîhend lui dit : « Ce mauvais homme veut me tuer et m'a envoyé un homme qu'il avait chargé de m'assassiner, et je veux le traiter comme il voulait me traiter moi-même ; le coupable est celui qui a commencé. Engagez-vous vis-à-vis de moi, puisque j'ai confiance en vous et je vous donnerai ses trésors. » Le César s'engagea avec lui jusqu'à lui donner confiance et marcha contre Chosroès avec quarante mille hommes. Celui-ci comprit ce qui était arrivé et usa de ruse. Il fit venir un prêtre et lui dit : « Je vais envoyer par vous une lettre agréable, que vous porterez à Açbîhend et vous n'en direz rien à personne », et il lui donna 1.000 dinars. Chosroès savait que le prêtre porterait cette lettre au César, parce qu'il savait qu'il ne voulait pas de mal aux Romains. La lettre disait à Açbîhend : « Je vous écris et César approche de moi ; que Dieu nous rende victorieux de lui, grâce à votre habileté ; vous avez très bien agi et j'attends jusqu'à ce qu'il soit près des villes et alors je fondrai sur lui tel jour. Préparez de votre côté ceux qui sont avec vous pour que nous en finissions d'un seule fois ! » Le prêtre partit avec la lettre et la remit au César, qui dit : « Voici la vérité ; il ne veut que nous perdre », et il retourna en arrière. Chosroès le fit poursuivre par Ais ben Kobeïça Et Taï. Celui-ci tua un grand nombre des gens de César, qui revint avec peu de monde. Chosroès était un homme d'un grand sens et on dit que les astrologues lui ayant prédit qu'il mourrait assassiné, il dit : « Je tuerai celui qui me tuera » ; il se procura un poison qu'il mélangea avec un remède et écrivit dessus : « Ceci est un remède expérimenté, qui augmente la puissance sexuelle ; celui qui en prendra telle dose forniquera tant de fois. » Lorsque son fils Chirouïè le tua, il chercha dans les trésors de son père, il trouva le remède et dit : « C'est grâce à cela qu'il augmentait sa puissance dans ses relations avec les

femmes », et il en absorba, et ainsi Chosroès le tua, après sa propre mort.

On dit que c'est un devoir pour le chef d'une armée de répandre, comme venant de la part du chef de l'armée ennemie, de fausses nouvelles et de les faire connaître aux soldats pour augmenter le courage et que ces nouvelles se répandent de l'un à l'autre et prennent des proportions considérables. Ces bruits parviennent forcément au chef de l'ennemi, qui en est mal disposé pour les chefs de son armée et pour ses soldats eux-mêmes, et craint qu'il n'y ait quelque chose de vrai ; quand même il se rendrait compte que ces bruits sont faux, il en resterait toujours quelque chose dans son cœur. On dit également qu'il doit faire lire dans son conseil de nombreuses anecdotes sur les vertus de la guerre sainte, des histoires de batailles, des récits, des combats des Arabes, et ce qui se passa à leur époque : les conquêtes des Musulmans, les luttes des guerriers fameux, la grande patience et les victoires contre un nombreux ennemi. Il devra désigner des tolba pour faire de semblables lectures dans les différents bataillons, parce que cela fortifie le cœur des Musulmans et cela arrache la crainte du cœur des timides. Lorsque Tarik, sur les ordres d'Ibn Noceir, traversa la mer pour conquérir l'Andalousie, et descendit avec ses troupes à El Djezirat El Khadra, il avait avec lui douze mille hommes ; les Chrétiens cherchèrent à les repousser et ils se battirent pendant trois jours. Un des chefs de l'armée chrétienne nommé Théodomir écrivit à son souverain nommé Roderic pour lui annoncer qu'il était venu des gens et qu'il ne savait pas s'ils descendaient du ciel ou s'ils sortaient de la terre ; je les ai rencontrés, disait-il, mais maintenant venez vous-même. Roderic arriva avec quatre vingt-dix-mille combattants ; la lutte dura terrible pendant trois jours et Tarik put se rendre compte de la vaillance de ses troupes : il les encouragea à la patience et à renouveler la profes-

sion de foi musulmané, et il leur dit : « Où voulez-vous fuir ? La mer est derrière vous, l'ennemi devant vous ; vous ne pouvez que faire preuve de patience. Dieu vous rendra victorieux. Faites comme moi. Par Dieu ! je ne chercherai que le tyran de l'ennemi, ou bien je le tuerai lui-même ou un autre. » Tarik mit en pratique sa parole et rechercha l'étendard et la tente de Roderic. Il fondit sur lui avec ses compagnons avec impétuosité et Roderic fut tué. Dieu protégea les Musulmans et les Chrétiens furent vaincus.

Le souverain turc Alp Arslan vainquit par une ruse semblable un souverain chrétien, quoique celui-ci réunit toutes ses armées, dont le nombre s'élevait à six cent mille combattants. Il avait préparé la cavalerie et les armes, et tout ce qui est nécessaire pour conquérir les villes et les campagnes, en si grande quantité que l'on ne pouvait l'énumérer. Alp Arslan vint à sa rencontre avec douze mille hommes et excita ses troupes comme autrefois Tarik avait excité les siennes. Il attaqua le souverain chrétien jusqu'à l'atteindre et le tua avec ceux qui étaient avec lui et dispersa son armée. De la même façon Ibn Tachfin vainquit Alphonse, roi des Chrétiens. Ibn Tachfin ordonna à ses qaïds et ses guerriers les plus valeureux d'attaquer Alphonse et de ne rechercher que lui. Ainsi firent-ils jusqu'à ce qu'ils l'atteignirent et ils le blessèrent, mais il put s'enfuir avec peu de monde. Ils dispersèrent ses compagnons et son armée fit partie du butin. Considérez, que Dieu nous soit en aide ! que dans ces circonstances, la victoire a été obtenue par la patience et que le petit nombre l'a emporté sur la masse et que l'avantage est resté à ceux qui n'avaient qu'un seul cœur.

La guerre peut-elle être préparée par ceux qui n'en connaissent pas les règles ? C'est pour cela que l'Imam doit instruire ses troupes et les exercer comme il a été dit.

Un souverain d'Andalousie s'étant mis en campagne pour combattre les Chrétiens et se voyant vaincu s'adressa

à un Musulman qui n'avait pas son pareil dans la science de la guerre, et lui dit : « Que vous semble-t-il de cette journée ? — C'est un jour noir, répondit-il, mais il nous reste encore une autre ruse » ; puis il revêtit le costume des Chrétiens ; il savait leur langue, parce qu'il était leur voisin et il se mêla aux soldats des infidèles ; il rechercha le tyran et attendit une occasion favorable ; il le trouva complètement garanti par son armure ; ses yeux seuls étaient visibles ; il arriva cependant à trouver un moment propice et le frappa à l'œil. Le tyran tomba étourdi ; celui qui l'avait frappé se mit à crier dans le langage des Chrétiens : « Le roi est tué ! » et le bruit de sa mort se répandit parmi les soldats et ce fut la cause de leur défaite. Il est dit dans la Sounna : que si un souverain veut combattre une tribu, il doit manifester l'intention d'en attaquer une autre, de façon à ce que personne ne puisse rien soupçonner, et il ne doit faire part de ses projets à personne, pas même à ceux de son entourage le plus proche, à moins que cela ne soit indispensable. C'est ainsi qu'a agi le Prophète, salut et bénédiction sur lui ! lors de la bataille de Tabouk.

En résumé, le souverain doit, autant que possible, désigner des contrées proches ou éloignées de celles qu'il veut réellement envahir et ne jamais dévoiler ses véritables intentions, tant qu'il lui est possible de les cacher.

Dans les *Çahihein*, il est dit que le Prophète, salut et bénédiction sur lui ! lorsqu'il voulait entrer en campagne, n'indiquait jamais le pays qu'il voulait réellement attaquer, mais en indiquait toujours un autre.

Ibn Nahhas dit : « Sachez que l'émissaire qui porte une lettre révèle l'état de celui qui l'envoie, sa vaillance, sa bravoure, son intelligence ; et il y a des émissaires qui diminuent chez l'ennemi le prestige de celui qui les a envoyés par ce qu'ils disent de sa négligence, de son injustice et de sa lâcheté, et d'autres, au contraire, qui

inspirent à l'ennemi la terreur par leurs paroles, leur aspect et leur fermeté. C'est une des causes de la défaite de l'ennemi.

Il ajoute qu'il est nécessaire de choisir des émissaires fidèles, qui comprennent ce que dit l'ennemi et leur manière de faire ; et il ne faut pas envoyer plusieurs fois le même courrier, car cet émissaire peut se créer des relations et des amitiés chez l'ennemi ; en effet, par les bons procédés, les cœurs sont attirés, et il en résulte une tendance à avoir des égards qui empêcheraient cet émissaire de dire à l'ennemi des choses qui lui soient pénibles, et le feraient s'exprimer avec trop de courtoisie, et cette courtoisie exagérée est mauvaise, car elle causerait forcément des erreurs. La politesse attache la langue, et il est possible que cela cause une confiance préjudiciable de telle nature que cet émissaire ait également la confiance de l'ennemi et celle de celui qui l'a envoyé et qu'il fasse du tort à ce dernier sans s'en douter. Combien de nations ont été conduites à leur perte par les émissaires qu'elles avaient envoyés, et qui les trompaient au bénéfice de l'ennemi, comme on l'a vu.

Si les émissaires sont souvent changés, ce que veut obtenir le souverain est recherché avec plus de fermeté. Il faut que l'émissaire soit un homme fidèle et sur lequel il n'y ait aucun soupçon, et s'il est envoyé à plusieurs reprises, par le seul fait qu'il se présente souvent devant lui, celui à qui il est envoyé cherchera à rendre leurs relations agréables.

Une des principales ruses de guerre, comme ont dit Et Tartouchi, Ibn Nahhas et d'autres, consiste à établir de nombreux retranchements ; si on peut en établir trois ou davantage, il faut le faire, quand même il n'y aurait pas beaucoup de monde dans chacun, car la vue de ces retranchements met la frayeur dans les cœurs et la faiblesse dans les membres, trouble la raison et arrête la marche. Les

combattants ne peuvent pas attaquer l'ennemi à moins d'être assurés de n'être pas attaqués par derrière ; leur raison se perd et ils ne savent plus s'ils doivent se défendre ou attaquer et ils n'ont plus la force de combattre. Beaucoup de soldats ont été trompés par ces retranchements qui ont été la cause de leur perte, soit chez les Musulmans, soit chez les idolâtres.

Ibn Nahhas dit qu'un général doit s'efforcer à placer ses troupes de façon à ce que le soleil donne dans les yeux de l'ennemi et que le vent lui souffle dans le visage. Si l'ennemi a déjà pris la bonne position, et qu'il ne puisse pas la lui faire quitter, il le chassera de l'ombre avec ses soldats ; il déploiera ses étendards et il rangera lui-même ses guerriers les plus courageux et ne se fierà pour cela à personne, et il mettra des guerriers choisis parmi les soldats, car aussitôt que les deux ailes sont mises en déroute, l'attention est attirée sur le centre et si les étendards du centre flottent au vent et que ses tambours battent, il est comme une citadelle où se réfugient les ailes. Si, au contraire, le centre est repoussé, les ailes se dispersent, à moins que ce ne soit une tactique du chef de l'armée de mettre des hommes braves aux deux ailes et des troupes médiocres au centre, de sorte que si l'ennemi enfonce le centre, les deux ailes se replient sur lui et l'enveloppent. Le général doit faire un choix des soldats dont le courage est éprouvé, afin que si l'ennemi a le dessus à un certain point, il puisse les envoyer pour appuyer ce point ; il doit également donner tous ses soins à la première attaque, et s'il peut suggérer à l'ennemi qu'il y a une embuscade à un certain endroit, il peut ordonner à ses troupes de quitter cet endroit pour un autre et ceci uniquement pour tromper l'ennemi. Les ruses sont sans nombre et celui qui est présent se rend compte de choses que celui qui est absent ignore.

Le Prophète a dit : « La guerre est composée de ruses, » c'est-à-dire que la guerre se termine par une seule ruse.

On dit qu'Amr Ibn Abdoud, lorsqu'il combattit Ali, que Dieu l'agrée ! et s'approcha de lui, Ali lui dit : « Je ne suis pas venu pour combattre deux hommes. » Amr tourna la tête et Ali le frappa. « Tu m'as trahi, lui dit Amr. — La guerre est une ruse », lui répondit Ali.

El Hadi, l'Émir des Croyants, a agi de même lorsqu'il fut attaqué par l'Hérétique ; il n'avait personne avec lui et n'avait pas d'armes ; il ne bougea pas de sa place jusqu'à ce qu'il approcha de lui, et cria : « Coupe-lui la tête », comme s'il donnait un ordre à quelqu'un qui se serait trouvé derrière l'Hérétique. Celui-ci se retourna pour voir celui à qui l'ordre était donné. El Hadi bondit sur lui, lui arracha son sabre et lui en coupa la tête.

Sachez, que Dieu vous soit en aide ! que celui qui méprise son ennemi et a confiance en lui en temps de trêve ou autrement, et se repose, se trompe, et celui qui se trompe sera vaincu par son ennemi.

Surveillez vos ennemis ! que Dieu vous soit en aide ! et vous ne serez pas trompés, armez vos cœurs au moment du combat, car c'est là ce qui donne la victoire. Souvenez-vous de vos haines et de celles de vos ancêtres ! Soyez soumis à Dieu, car la soumission à Dieu est la véritable citadelle pour le combat, et la patience donne la victoire.

Plusieurs auteurs ont dit que répéter trop souvent : Dieu est le plus grand ! au commencement du combat, affaiblit ; il faut baisser la voix, rester ferme à sa place et prendre patience ; telles sont les conditions du succès et de la victoire. C'est ce qu'a dit Et Tartouchi.

Réponse à la troisième question.

Cette réponse ne comprend qu'un seul chapitre.

Sachez que celui qui refuse de payer la Zaka, s'il est

établi qu'il possède quelque chose, comme vous l'avez dit, celui-là devra payer la Zaka de toutes les années en retard jusqu'à l'année précédente, et cela par la force en cas de besoin. Si, au contraire, il n'est pas établi qu'il possède quelque chose, soit par des témoins, soit par son aveu, car la preuve de la possession des biens n'est pas admise autrement, cela ne serait qu'un soupçon.

On dit dans *En Naouadir* que si quelqu'un est absent pendant quelques années, puis revient et qu'il dit qu'il a mille moutons et cela seulement depuis un an ou deux, il sera cru sans serment et il en paiera la Zaka, conformément à cette déclaration.

El Hattab dit qu'il en est de même pour les grains et pour l'argent. Si quelqu'un assure qu'il a moins de grains ou moins d'argent que ce qu'on dit, il sera cru sur parole et sans serment, s'il ne refuse pas en principe de payer. Mais si antérieurement il a refusé de payer, comme par exemple s'il s'est enfui avec ses troupeaux pendant des années pour ne pas payer la Zaka, et qu'il refuse également pendant des années de payer la Zaka du labour et de l'argent et que lorsque l'Imam veut l'obliger à payer, il prétende que son bétail a diminué dès la première année qu'il s'est enfui, et qu'il n'est revenu à son nombre primitif que l'année présente, et qu'il allègue des arguments semblables pour ses récoltes ou il dise que l'argent qu'il a provient d'une commandite, ou de marchandises, ou qu'il est endetté, il sera cru relativement au bétail avec lequel il s'est enfui et on ne refusera pas de le croire, à moins qu'il n'y ait des témoins contre lui. Il devra payer la Zaka pour toutes les années écoulées.

Il y a deux points de vue à ce sujet: sur ce qui a rapport à l'argent monnayé, il sera cru sans serment, quand même il y aurait des soupçons; le dire de l'intéressé ne peut être récusé en doute que s'il y a des témoignages contre lui. Un troisième côté de la question est que celui contre

lequel il n'y a pas de soupçons est toujours cru, tandis que celui qui est soupçonné, ne sera cru que sous serment.

Il en est de même pour la Zaka des grains.

Quant à faire payer une quantité fixée sans aveu de l'intéressé et sans témoignages contre lui, et sans coercition, personne n'en parle, à ma connaissance, et je ne crois pas que l'on puisse trouver un cas pareil dans les années écoulées. Quant à notre époque, il n'y a pas de doute, car le bétail sera compté et on touchera ce qui devra être payé. Si quelqu'un est convaincu d'en avoir dissimulé ou caché une partie, il prêtera serment, car il ne pourra se trouver des témoins établissant cette soustraction. Les dattes et les raisins seront inventoriés, de même que le blé.

Ibn Rochd dit dans ses *Adjouïba* : « Le blé d'un homme de bonne foi ne doit pas être inventorié ; mais il peut s'agir d'un homme qui ne soit pas de bonne foi. Cela fait deux points de vue. Ce qui est évident, c'est que cette opinion est acceptée lorsqu'il s'agit d'un homme de bonne foi, si toutefois il en rencontre un qui sache l'apprécier. La majeure partie des tribus de notre époque ne sont pas dignes de foi et sont soupçonnées. Il est indispensable de faire l'inventaire de leurs biens, car tout le monde est aujourd'hui soupçonné à bon droit et personne ne mérite confiance.

« Ceux qui vivaient avant nous ont dit que le serment pour soupçon était généralement admis, sauf dans les affaires où un dommage est causé, comme celles de vol. Pour ces genres d'affaires il n'y a pas de serment, quand même l'accusé ferait partie d'une réunion de gens de bien. Le serment n'est admissible, d'une façon générale, que pour les questions d'argent,

« Et Dieu est le plus savant ! »

Pour traduction :

ED. MICHAUX-BELLAIRE.

UNE OPINION SUR MOÛLAY BOÛ SELHÂM

Un an avant sa mort, au mois d'août 1905, Georges Salmon, le regretté chef de la Mission scientifique, faisait paraître dans les *Archives Marocaines*¹ la traduction des *Manâqib*, que nous avons trouvés manuscrits à El Qçar et qui contenaient toute la légende de cet énigmatique personnage connu sous le nom de Chaikh Moûlay Boû Selhâm. Son tombeau, qui se trouve au sud de Al 'Arâich entre la Merdja Az Zerqa (la lagune bleue) et l'Océan, est un des endroits de pèlerinage les plus fréquentés et les plus réputés du Gharb et de toute la région, entre Tanger et Rabat.

D'après les *Manâqib*, ce personnage s'appellerait de son vrai nom Aboû Sa'ïd Al Maçry (l'Égyptien).

En terminant sa traduction, Salmon ajoutait :

« Un rapprochement s'impose entre les « Ridjâl Ach
« Chams » de Chemmich² et les « Ridjâl Ach Charq »
« de la Qal'at Al Gorfetja ; Ibn Rahmoûn nous a montré
« les seconds comme des descendants d'Idris, qui, fuyant
« l'usurpateur ibn Abîl 'Afya, s'étaient installés en pion-
« niers dans une forêt vierge des Benî Gorfet. Ils en
« avaient chassé les fêtes fauves et y avaient construit des
« habitations, puis étaient morts frappés de la peste.

« A travers ses allusions mystiques et ses réminis-
« cences de l'antiquité fabuleuse, le petit roman de
« Moûlay Boû Selhâm nous laisse entrevoir l'existence

1. *Archives Marocaines*, IV, p. 412 à 421.

2. Cf. *Archives Marocaines*, III, p. 229.

« de tout un cycle de légendes historiques, véritable époque chérifienne des Idrisites qui, persécutés et déchus du pouvoir temporel, sont devenus les apôtres des régions sauvages du Nord ¹. »

Quelques mois plus tard, en janvier 1906, nous publions en collaboration, Salmon et moi, dans « Les Tribus arabes de la vallée du Lekkoûs » ², une description de Moulay Bou Selhâm et de son pèlerinage :

« Originaire d'Égypte, disions-nous, d'où son surnom Al Maçry, l'Égyptien, Aboû Sa'îd se serait signalé très jeune par des miracles et aurait quitté son pays natal à la suite d'une aventure fâcheuse avec le Sultan de son époque. Parti dans la direction du couchant avec l'idée fixe d'atteindre la « Petite Porte » *Bâb eç Cer'îr*, ermitage où était enterré Joseph, fils d'Aristote, et qui lui était indiqué comme le rendez-vous des Sages, il aurait mené une vie errante et misérable à travers l'Afrique du Nord, s'arrêtant d'abord à Tunis, puis repartant avec son compagnon 'Abd Al Djalîl At Tayyâr qu'il devait laisser malade en Maçmouda jusqu'à ce qu'il eût atteint les ruines de Tchemmich, « temple du soleil », Al 'Arâîch où il aurait rencontré le Chaikh Al Azraq « aux yeux bleus », puis At Tayyâr lui-même, en train de pêcher dans la mer. Il aurait été enseveli, avec ses deux compagnons, sur le bord de la Merdja Az Zerqa.

« Il est bien difficile de discerner ce qu'il y a de vrai dans cette légende : peut-être est-elle sortie tout entière de l'imagination populaire, si l'on en croit Sîdy Mouham-mad ben Dja'far Al Kittâni Al Fâsy dans son ouvrage intitulé *Salouat Al Anfas* sur les tombeaux des saints de Fès.

1. *Archives Marocaines*, IV, p. 421.

2. *Archives Marocaines*, VI, p. 358.

« D'après cet auteur, toutes les légendes conservées
 « par les traditions populaires sur Moûlay Boû Selhâm
 « ne seraient que des contes sans aucun fondement et le
 « vrai nom du saint aurait été Ahmed ben 'Abdallah ben
 « Solaïmân, chérif hassany. Il est à remarquer que nos
 « *Manâqib* le donnent aussi comme chérif hassany et
 « appellent son père 'Abdallâh ben 'Ali Al 'Acy. »

Al Hadjdjâdj ben Yoûsouf ben Yahya At Tady, dit Ibn Az Zayyât dans un ouvrage sur le Tessâouf, dit que Moûlay Boû Selhâm s'appelait de son vrai nom 'Abdallâh ben Ahmed ben Nâcir ben Solaïmân et qu'il était chérif hassany.

Dans l'*Istiqqâ*, As Slaouy An Nâciry nous dit qu'à cette époque, 344 de l'hégire, vivait le Chaikh Aboû Sa'id Al Maçry, très connu sous le nom d'Aboû Selhâm.

Dans sa *Mirât Al Mahâsin*, Aboû 'Abdallâh Mouhammad Al 'Arby Al Fâsy nous apprend que sur son tombeau se trouvait une planche dorée portant cette inscription : « Voici les trois tombeaux parmi lesquels le Dieu Très-Haut a caché celui d'Aboû Sa'id dit Aboû Selhâm, dont le décès eut lieu un peu après l'année 340 », et il ajoute :

« Ensuite les Chrétiens descendirent là une fois; ils enlevèrent la planche et l'emportèrent. » Il dit encore : « Le surplus de l'année 340 était indiqué sur la planche, mais je l'ai oublié. Dans tous les cas, c'était un chiffre qui ne dépassait pas le nombre sept. »

Il semble donc établi que Moûlay Boû Selhâm mourut vers l'an 340 de l'hégire.

Nous avons cherché souvent, Salmon et moi, à déchiffrer l'énigme de ce singulier personnage, convaincus tous les deux que les croyances populaires répandues à son sujet et ses *Manâqib* n'étaient que des légendes sans fondement sérieux, mais rien dans les renseignements que nous pouvions recueillir dans le pays, ne nous mettait

sur la voie de l'origine probable de Moûlay Boû Selhâm, et nous ne pouvions que constater l'importance considérable dont il jouit encore dans la région du Gharb et le véritable culte dont il est l'objet.

En continuant seul ces recherches, je puis donc me faire l'illusion que je continue avec Salmon une collaboration qui était charmante et que je poursuis son œuvre dans la mesure de mes forces.

Il y a peu de temps, en revenant de Tanger, je passais la nuit aux Oulâd Moûsa, dans le Tliq en face des Benî Gorfet, et comme j'interrogeais mon hôte, — un Musulman d'Algérie, vivant depuis longtemps aux Oulâd Moûsa, — sur un bouquet d'oliviers qui couronne le sommet d'un petit pic des Benî Gorfet : « C'est, me dit-il, *Dâr Moûlay Boû Selhâm*, la maison de Moûlay Boû Selhâm », et il m'expliqua qu'il y avait sous ces oliviers les ruines d'une maison, qui aurait été, d'après la tradition locale, l'habitation de Moûlay Boû Selhâm, et que c'était un lieu de pèlerinage vénéré.

La présence d'une ruine portant le nom de « Dâr Moûlay Boû Selhâm » dans la tribu des Benî Gorfet, non loin de la Çakhat An Naçr Al Gorfetya, me rappela l'opinion de Salmon, que le petit roman de Moûlay Boû Selhâm laisse entrevoir l'existence de tout un cycle de légendes historiques, véritable épopée chérifienne des Idrisites.

C'est en 317 de l'hégire, que les Idrisites s'enfuirent de Fès devant les persécutions de Moûsa ibn Abîl'Afya et vinrent s'établir à Hadjrat An Naçr, en Benî Gorfet.

Le personnage connu sous le nom de « Moûlay Boû Selhâm », et qui est mort entre 340 et 347, peut très bien être un chérif idrisite, ayant quitté le refuge de Hadjrat An Naçr, pour chercher peut-être à réunir des partisans ou pour tout autre raison, et qui, pour échapper aux persécutions dont les Idrisites étaient l'objet, aura déguisé

son origine et son nom, sous la forme du personnage annoncé par le *hadîth* du Prophète : « Il viendra après moi un homme tirant son surnom de son vêtement (Aboû Selhâm) ¹, il sera originaire de Maçr, et son tombeau sera au Maghrib. »

Les *Manâqib* traduits par Salmon font passer Aboû Selhâm par le Sâhel d'Acîla (Arzila), puis, de là, aux Saints (Ridjâl) de la maison du soleil, endroit connu actuellement sous le nom de « Ridjâl Ach Chomeis » (Tchemmich) et enfin par Al Arâich. Or, le Sâhel d'Acîla est exactement en face, au sud-ouest de « Dâr Moûlay Boû Selhâm », et la route suivie par le saint serait celle qu'il faudrait suivre, pour aller de cette partie des Benî Gorfet à Larache, en évitant la plaine qui devait être occupée par les partisans de Abîl 'Afyâ. Peut-être également, Aboû Selhâm n'était-il pas parti seul des Benî Gorfet, et les tombeaux des Ridjâl Ach Chams, ou Ach Chomeis, ne sont-ils que les sépultures d'autres Chorfâ, ses compagnons, qui auraient été tués dans une rencontre, d'où il aurait pu échapper, seul, ou à peu près. Ce qui rend cette opinion admissible, c'est que non loin de Tchemmich, au bord du Lekkoûs, rive droite, en territoire Sâhel, se trouve le tombeau de Sîdy Embârek ben 'Amrân, dont j'ai retrouvé les descendants à Fès. Ce sont les Chorfâ « Embar-kyin », possesseurs de dahîrs, les reconnaissant comme chorfâ idrisites, en tant que descendants de Sîdy Embârek ben 'Amrân, qui est, disions-nous dans *Les Tribus arabes de la vallée du Lekkoûs* : après Moûlay Boû Selhâm, « le saint le plus vénéré de tout le Khloç, le Tlîq et le Sâhel ».

En arrivant à découvrir la date de la mort de Sîdy Embârek, on découvrirait peut-être une corrélation entre l'époque de sa vie et celle de Boû Selhâm, ce qui ferait

1. Selhâm, sorte de manteau à capuchon, sans manches, ce que l'on appelle en Algérie : burnous.

supposer qu'il était un des « Ridjâl Ach Chams », le seul dont le nom ait été conservé, et auquel la piété populaire a élevé un monument. Comme auprès du tombeau de Moûlay Boû Selhâm, il y a, auprès de la Qoubba de Sîdy Embârek, une grotte où les pèlerins vont en dévotion.

En résumé, la découverte, dans la tribu des Beni Gorfet, de *Dâr Moûlay Boû Selhâm*, permet, comme le pressentait Salmon, d'établir un rapprochement entre les « Ridjâl Ach Chams » de Tchemmich et les « Ridjâl Ach Charq » de la Qal'at Gorfetya, et peut être un petit point lumineux, dans l'obscurité des légendes historiques, qui sont nées des persécutions des Idrisites.

ED. MICHAUX-BELLAIRE.